

LA PARADE DE MISTER AUGUSTE

François TINLOT

Copyright © 2022 François TINLOT
Tous droits réservés.
ISBN-13 : 9798445724568

AVERTISSEMENT

Ce texte est déposé et enregistré à la société des auteurs (SACD). Toute reproduction, modification, diffusion, ou utilisation doit faire l'objet de l'accord de l'auteur (francois.tinlot@gmail.com), soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (SACD). Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

REMERCIEMENTS

Aux membres de l'association théâtrale « La Vaillante » à Mainvilliers (Eure-et-Loir, France), qui ont porté ce texte pour la première fois sur les planches, et contribué à son succès :

Pour les comédiens : Cassandre BOCQUET - Chantal CHARPENTIER - Roselyne CHEDEVILLE - Pierre-Marie DUPIN - Céline ESCOBAR.

Pour la régie : Serge et Thomas LOISELIER.

Pour la conception des décors : l'ensemble des comédiens, avec l'aide précieuse de Dominique MARTIN, Marc ANCEAU et Pierre CHARPENTIER.

Pour la création de l'affiche du spectacle et de la couverture de cet ouvrage : Jacky SEGUIN.

PROLOGUE

ANNEE D'ECRITURE : 2021

GENRE : COMEDIE

DUREE APPROXIMATIVE : 1 H 40 MIN

SYNOPSIS

Auguste de Crétinon, vieil industriel français retiré dans son manoir près de Llangorse au Pays de Galles, vient de mourir. Ses trois filles, qui n'ont pas vu leur père depuis des années, viennent assister à ses funérailles. Elles se retrouvent dans son manoir, et pensent devenir héritières de son immense fortune dont elles comptent bien profiter. Mais voilà que débarque le notaire du défunt pour leur lire son testament manuscrit, qui s'avère leur être on ne peut plus défavorable. Retenir le notaire dans les murs, pour faire disparaître le précieux document, devient une nécessité urgente. La présence de la gouvernante, impliquée sans le savoir dans cette histoire de succession, va contraindre les trois sœurs, devenues complices, à échauffer un plan encore plus machiavélique...

DISTRIBUTION

Version proposée ici : 4 femmes et 1 homme.

Distribution modulable : 3 femmes et 2 hommes, 2 femmes et 3 hommes (sur simple demande auprès de l'auteur).

PRESENTATION DES PERSONNAGES

Edmonde : la sœur aînée, vieille fille acariâtre tenancière d'hôtel de seconde zone. Elle est en passe de déposer le bilan. Personnage autoritaire et affirmé, ce qui lui donne la stature de meneuse de groupe.

Jeanne : la deuxième sœur, personnage excentrique, quelque peu décalée. Ecrit des romans policiers, et tente de vivre de son art. Extravertie, elle aime les hommes, en a beaucoup consommé, et ne souhaite pas s'arrêter.

Constance : la cadette, ouvrière dans une usine de prêt-à-porter. Faible niveau socio-économique, et faible niveau tout court. Facilement

influençable, elle vient de divorcer et doit subvenir aux besoins de ses deux enfants.

Betris : jeune gouvernante du domaine, aux ordres d'Auguste avant son décès. Galloise, elle parle le français avec un accent anglo-saxon très prononcé.

Maître Antoine Pillon : notaire d'Auguste de Crétinon. Maniéré, embourgeoisé, c'est un vieux garçon célibataire. Arrive de Paris.

DECOR

La scène représente le salon de réception d'un cosu manoir anglo-saxon : canapé et fauteuils de style, table basse, guéridon, chaises, bibelots anciens, cheminée, tapisseries. Un portemanteau ou une patère en fond de scène. Un dégagement (ou porte) à cour vers le hall de l'entrée principale, une porte en fond de scène vers l'escalier (virtuel) qui mène aux chambres, et un dégagement (ou porte) à jardin vers la cuisine.

ACTE 1

SCENE 1

Entrée à cour des trois sœurs, en tenue de cérémonie.

Edmonde : Ah oui, évidemment.

Jeanne : Quoi « Ah oui, évidemment ? » (*Découvrant les lieux*) Ah oui, tout de même !

Constance : Pourquoi tu dis « Ah oui, tout de même ? » (*Découvrant les lieux à son tour*) Ah oui, bien sûr !

Edmonde : Je dis « évidemment » parce que c'est grand, évidemment.

Jeanne : Moi je dis « tout de même » parce que c'est cossu, tout de même.

Constance : Ben moi je dis « bien sûr » parce qu'il fait froid, bien sûr !

Edmonde : C'est un peu normal Constance, ce n'est pas chauffé depuis cinq jours. C'est-à-dire depuis le décès de notre père.

Jeanne : Qui êtes aux cieux, c'est le cas de le dire.

Edmonde : Jeanne enfin !

Constance : Ah oui ! Cinq jours déjà ! Tu as l'air fatigué Edmonde ?

Edmonde : Oh que oui ! La cérémonie d'obsèques m'a claquée.

Jeanne : Papa avait l'air claqué aussi.

Edmonde : Jeanne ! Un peu de retenue.

Constance (*venant de comprendre*) : Ah oui !

Edmonde : Il n'y avait pas grand monde à son enterrement.

Constance : C'est à cause du froid Edmonde, probablement.

Jeanne : Non, c'est à cause de sa réputation Constance, probablement. Auguste de Créton, vieil industriel parisien misanthrope et plein aux as, n'était pas forcément bien vu chez les Gallois.

Edmonde : Chez les Français non plus, d'ailleurs. Il y a quinze ans, il a fait le choix de quitter la France pour venir vivre en ermite aux fins fonds de la campagne galloise, dans ce manoir de dix-huit pièces. Une modeste propriété de quatorze hectares au bord du lac de Llangorse. C'est ce que l'on appelle un départ en retraite.

Jeanne : On se demande effectivement pourquoi il est venu s'enterrer ici. Enfin en tous les cas c'est chose faite.

Constance : Ah oui !

Edmonde : Les gens ne pleuraient pas beaucoup à l'église.

Jeanne : Ils ne pleuraient pas du tout tu veux dire. Au cimetière pareil. Pas une goutte.

Edmonde : Personne ne pleurait en fait. Même nous, on a eu du mal à pleurer.

Constance : On a tellement eu du mal à pleurer qu'on n'y est pas arrivé non plus...

Jeanne : C'est peut-être parce qu'on n'est pas tristes.

Edmonde : Oui, les larmes et la tristesse, ça marche souvent ensemble.

Constance : Ben faut sûrement qu'on attende un peu... La tristesse, ça va peut-être venir ?

Jeanne : Moi j'ai beau me concentrer, ça vient pas.

Edmonde : Moi pareil. Ah quand ça veut pas, ça veut pas. En même temps je ne l'avais pas revu depuis quinze ans. Forcément, le temps qui passe, ça casse l'émotionnel.

Jeanne : Tu veux dire, que depuis quinze ans, tu n'es jamais venue le voir ?

Edmonde : Qu'est-ce que tu insinues ? Lui non plus n'est jamais venu me voir ! J'ai un hôtel à gérer à Montpellier, je te rappelle. Je ne pouvais pas me permettre de prendre l'avion pour Cardiff tous les quatre matins !

Jeanne : Entre tous les quatre matins et tous les quinze ans, ça laissait une marge de manœuvre. Et puis entre nous, tu aurais pu t'absenter de temps en temps. Il y a hôtel et hôtel.

Edmonde : Comment ça ?

Jeanne : Ne fais pas l'ignorante, Edmonde. Dans ton hôtel à toi, il n'y a pas que des touristes.

Edmonde : Le tourisme ne remplit plus les hôtels. Il a bien fallu s'adapter. C'était ça ou la fermeture.

Jeanne : Mais tu t'es très bien adaptée à ce qu'il paraît. A tel point que maintenant dans ton hôtel, il n'y a plus que des prostituées ! Et leurs clients bien sûr. Ton établissement reste grand ouvert, tout comme les cuisses de ses pensionnaires !

Edmonde : Très drôle. Tu vas être contente, même ce créneau n'est plus porteur. Mon hôtel va mal, et moi avec. Et toi ça avance ton dernier roman policier ? Celui que tu as commencé il y a deux ans ?

Jeanne : Ça avance gentiment.

Edmonde : Tellement gentiment que ton fameux tueur en série est toujours en cavale. Avec toi, les assassins campés dans tes bouquins peuvent dormir tranquilles.

Jeanne : C'est ça la vie d'artiste. Il n'y a pas que l'écriture dans la vie.

Edmonde : Non, c'est certain. Tu passes également d'une conquête à une autre et ça te prend beaucoup de temps. Surtout quand tu dois choisir tes proies de façon à pouvoir te faire entretenir. Ceci explique sans doute pourquoi toi non plus, tu n'as pas rendu visite à ton père depuis quinze ans. Mais attention ma chère Jeanne, tu commences à te flétrir. Tu as les seins en gant de toilette, et le poil sort de tes narines. Les pigeons devraient commencer à se faire plus rares.

Jeanne : C'est mon problème.

Edmonde : Ah tu vois ! J'ai visé juste ! C'est déjà ton problème !

Constance : Moi c'est surtout qu'avec ma paie d'ouvrière dans une usine de prêt-à-porter en Corrèze, et les trois bouches à nourrir en comptant la mienne rapport au divorce prononcé il y a cinq ans d'avec mon ex, j'avais pas non plus les moyens de crapahuter par-dessus la Manche.

Jeanne : Ah oui ? Et papa ne t'a jamais proposé de te payer le voyage ?

Constance : Pas plus qu'à vous deux. Tu sais très bien qu'il était radin. Comme on sait toutes les trois qu'à partir du moment où il a quitté maman, on a commencé à...

Edmonde : A quoi Constance ?

Constance : A plus l'aimer.

Un temps.

Jeanne : Certes.

Edmonde : Pas mieux.

Jeanne : Difficile à admettre mais c'est exact.

Edmonde : A notre décharge, il a fichu maman dehors sans lui laisser le moindre sou, et la suite on la connaît.

Constance : La fin aussi. Notre pauvre mère n'est plus là pour la raconter.

Jeanne : Tout ça pour venir vivre tout seul en égoïste égocentrique mégalomane au beau milieu des brebis galloises.

Constance : Ah oui ! Mais il n'est pas tout seul à ce qu'il paraît, il a sa jeune gouvernante, la petite dame qui... enfin qui gouverne quoi.

Jeanne : Betris Evans, pour le servir... Je suis à ce propos très étonnée qu'elle ne soit pas dans les murs pour notre arrivée.

Edmonde : Oui, heureusement que le Maire de ce trou à rats nous a donné les clés du domaine à la sortie de l'église. Pour une gouvernante, il y a mieux comme accueil. Encore une qui s'est trompée de métier.

Constance : Quand elle m'a appris la mort de papa au téléphone, elle avait l'air drôlement secoué.

Jeanne : C'est normal Constance, il venait de lui tomber dessus dans l'escalier en faisant son infarctus.

Edmonde : Ah oui je vois. Quand cent vingt kilos s'affalent sur cinquante-cinq, ça peut secouer, effectivement !

On sonne à la porte.

Constance : Ça a sonné.

Edmonde : Oui, on a sonné.

Jeanne : Enfin bref, il faudrait aller ouvrir.

Constance : Bon ben j'y vais ?

Edmonde : Oui voilà, on fait comme ça.

Constance sort à cour.

Jeanne : Ah cette pauvre Constance. C'est pas le couteau le plus aiguisé du tiroir.

Edmonde : C'est sûr. C'est une gentille frangine mais il faut bien admettre qu'elle n'a pas inventé le ballon d'eau froide.

Jeanne : Qu'est-ce que tu veux c'est comme ça. La loi de la génétique. Remarque, deux grosses têtes sur les trois, on s'en sort plutôt bien chez les frangines de Crétinon. Surtout avec un nom pareil !

Retour de Constance, accompagnée de Betris, chargée de sacs de courses.

Constance : Entrez, c'est par là.

Betris : Hello ! Je suis Betris Evans, la serviteuse de Mister Augiuste votre beautiful Papa. Je suis lot's of désolée pur le wetard. J'étais bien à l'inhuméchion mais je n'ai pas vioulu vus impowtunay en de circonstances identiques. Bienveniuses, vus êtes ici chez vus !

Edmonde : Enchantée. Et vous Mademoiselle vous êtes désormais chez nous.

Betris : Oh good ! Vous êtes Miss Edmonde isn't it ? Comme disait Mister Augiuste, Edmonde est la plus vieille, but la plus humouristicienne !

Jeanne : Bienvenue chez nous, donc. Une question me vient comme ça : où avez-vous appris le français, Mademoiselle Betris ?

Betris : Oh alone ! Toute alone ! A force de cotuyer Mr Augiuste. Et vous êtes Miss Jane, isn't it à nouveau ?

Jeanne : Jeanne. Jane, c'est pour quand je suis avec Tarzan.

Betris : Oh yes ! Mister Augiuste m'a jiuiste explicouillé que vius adoray beaucu les hommes. Mais là, Tarzan, joli cu, félicitéchion !

Constance (*rire niais*) : Ah oui ! Elle est bonne celle-là !

Betris : Oh viuis, c'est Miss Constensse ! Ya pas à tortuiller ! Mister Augiuste disait tujurs : « Constensse, c'est la moins vieille, et elle est pas du tiu méchante ». Et il rajutait : « c'est la plius gentille au sens figuwé, c'est-à-dire la plius...

Edmonde : Bon ça va comme ça, merci Betris. Auriez-vous l'obligeance de nous indiquer nos chambres, car nous allons devoir rester dormir ici ce soir.

Betris : Oh ! Beautiful nouvelle ! Because vus savez, je suis très triste depuis ce qui est arrivé à Mister Augiuste. Vos chambres étaient pwêtes au cas u.

Jeanne : Merci, c'est très aimable à vius. A vous, pardon. Pouvez-vous également rallumer la chaudière et prévoir un bon dîner ?

Betris : C'est préviu aussi. Tout est dans les sacs.

Constance : Vous voulez un coup de main ?

Betris : Non, je vous en pwie. Je monte vos valises au first room : chambre pink pour Miss Edmonde, chambre green pour Miss Jeannette, et chambre yellow pour Miss Constensse ! A plus later ! (*Elle sort en fond de scène avec les bagages vers les chambres*)

SCENE 2

Edmonde : Il va falloir la mater celle-là.

Jeanne : Attendons de voir comment elle fait son travail. En tout cas, chose bizarre : Papa semblait l'adorer.

Constance : Pourquoi « chose bizarre » ? Elle est jeune, elle est belle, elle est serviable...

Edmonde : Justement, ça fait beaucoup.

Constance : T'es jalouse ?

Edmonde : Moi ? Mais pas du tout !

Jeanne : Bien. Revenons à nos moutons. Il va falloir rester ici quelques jours, le temps de régler les problèmes en cours et faire le partage des meubles.

Constance : Bah moi j'ai un trois pièces, alors le partage il va être vite fait. Je vais choisir un tabouret, ce sera déjà pas mal.

Edmonde : Et il va falloir aussi fouiller dans les papiers pour contacter le notaire : j'ai pas envie que ça traîne cette histoire de succession.

Jeanne : Oui, moi non plus. De toutes façons la succession, elle va pas être compliquée : on divise en trois et à nous la belle vie !

Constance : Tu crois que je pourrai me payer un quatre pièces ?

Edmonde : Une maison de Maître tu veux dire ! Tu n'auras plus besoin de travailler ! Et tes enfants ne manqueront plus jamais de rien.

Constance : Ah oui !

Jeanne : Moi je vais faire le tour du monde, avec mes seins en gant de toilette et mes poils dans les trous de nez. Et même si je suis moche et vieille, je pourrai me payer tous les hommes de la terre !

Edmonde : Quant à moi, avec l'héritage, je vais transformer mon hôtel en établissement de luxe de première catégorie. Rempli de touristes étrangers et pleins aux as ! Fini les filles de joie et les clients à deux sous.

Jeanne : Bref, on n'a pas beaucoup eu l'occasion de lui dire de son vivant, mais maintenant qu'il est mort, on va pouvoir lui crier (*retour de Betris qui entre en fond de scène*) : « Merci Papa ! »

Betris : Ça va Miss Jeannette ?

Edmonde : Oui tout va bien Betris, merci. Soyez gentille, allez vous occuper du souper.

Betris (*recupérant son sac de courses*) : Ok, Ok, On y go, on y go. (Elle sort à jardin vers la cuisine).

Constance : En tous les cas papa vient de nous faire un gentil cadeau.

Jeanne : Un cadeau, oui sûrement. Mais qui dit gentil dit intentionnel, et à ce que je sache, il ne s'est pas suicidé.

Edmonde : Alors disons que c'est un cadeau du ciel, qui nous fait très plaisir.

Constance : Ah oui ! Merci au ciel alors ! (*La sonnette retentit*) Tiens ! Ça a encore sonné !

Jeanne : Oui, on a encore sonné.

Edmonde : Bref, la sonnette vient de retentir.

Constance : Je peux encore aller ouvrir si vous voulez ?

Betris (*traversant rapidement la scène de jardin à cour, en tenue de cuisinière et un poireau dans chaque main*) : J'ay m'en occiupe ! J'ay m'en occiupe !

Edmonde : Elle est au four et au moulin cette petite Betris.

Jeanne : Oui, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle ne reste pas plantée là à faire le poireau.

Constance : Ah oui ! Très bonne blague ! C'est rapport au poireau ! Elle fait pas le poireau avec ses poireaux !

Edmonde : Bravo Constance. Tu es très perspicace.

(*Betris entre à cour, suivie d'Antoine Pillon, le notaire, personnage tiré à quatre épingles, costume trois pièces, chapeau, gants, bref, fière allure, et fier tout court*)

Betris : Si Mister veut bien pénétrer.

Edmonde : Oui enfin qu'il entre, ce sera déjà pas mal. A qui avo-nous l'honneur ?

Pillon : Que Mesdames veuillent bien m'excuser pour cette intrusion. Je me présente : Maître Antoine Pillon. Je suis le notaire de feu Auguste de Crétonon.

Jeanne (*charmeuse*) : Oh ! Maître Pillon ! Quelle aubaine ! Enfin je veux dire quelle bonne surprise ! Laissez-moi me présenter à mon tour : Jeanne de Crétonon, la deuxième des trois filles de feu le défunt.

Pillon : Pléonasme. Très honoré chère Madame (*lui faisant le baise-main*).

Jeanne : Mademoiselle. Quel homme galant vous faites !

Edmonde : Jeanne s'il-te-plaît...

Jeanne : Mais oui, où avais-je la tête ! Voici ma sœur Edmonde, la numéro un.

Pillon : Mes hommages Madame.

Edmonde : Très honorée Maître. Et voici Constance, la numéro trois. Comme ça vous avez le tiercé dans l'ordre.

Pillon : Que Mesdames me pardonnent, je ne joue pas aux courses (*rire satisfait*).

Constance : Ah oui ! Elle est bonne !

Edmonde (*s'adressant à Betris*) : En parlant de bonne, voulez-vous que je coupe les poireaux à votre place Mademoiselle ?

Betris (*toujours un poireau dans chaque main*) : Oups ! Sorry ! J'y rego, j'y rego ! (*Elle sort à jardin vers les cuisines*)

Jeanne : Laissez-moi vous aider à vous mettre à l'aise. Que nous vaut cette agréable visite ?

Pillon (*se laissant faire, manteau et chapeau prenant place sur le portemanteau*) : Eh bien voilà : je réside et exerce à Paris. Je connais votre père depuis longtemps, et m'il m'a toujours renouvelé sa confiance, même depuis qu'il s'est expatrié ici. Je me suis toujours occupé de ses affaires.

Edmonde : S'occuper des affaires des autres n'est pas toujours considéré comme un compliment.

Pillon : Mais pour un notaire, c'est la moindre des choses. Quand j'ai appris le décès d'Auguste, j'ai réglé tous mes dossiers en cours et fermé complètement mon étude pour prendre le premier avion pour Cardiff. De ce fait, la fermeture est claire.

Constance : Ah oui !

Jeanne : Mais pourquoi cette précipitation ?

Pillon : Votre père est venu me voir à Paris il y a quinze jours. Sa maladie l'avait très affaibli, il savait que le temps pressait.

Edmonde : Le temps pressait ? Mais il pressait pour quoi faire ?

Pillon : Il m'a apporté ce jour-là son... son testament olographe, en me demandant d'en faire usage le moment venu.

Constance : Son testament... olo quoi ?

Pillon : Olographe.

Constance : Olographe ? Oh là là... C'est quoi un testament olographe ?

Pillon : C'est un testament manuscrit rédigé de la main du testateur.

Constance : Le testateur ? C'est quoi un testateur ?

Pillon (*perplexe*) : Hé bien... C'est la personne qui a écrit le testament.

Constance : Ah oui ! La personne qui... La personne testateuse ?

Edmonde : Et pourquoi avoir rédigé un testament manuscrit ?

Pillon : Je suppose que votre père souhaitait faire les choses de la façon la plus équitable qui soit pour vous trois.

Jeanne : Comment cela « vous supposez » ? N'avez-vous pas lu ce fameux testament ?

Pillon : Pas encore. Il m'a expressément demandé d'en prendre connaissance et d'en faire état uniquement en votre présence, ce qui explique ma venue ici. Ce précieux document est sous pli, et je l'ai amené avec moi, bien entendu.

Edmonde : Bien entendu ! Y aurait-il de quoi s'inquiéter ?

Pillon : Non, rassurez-vous, la situation familiale semble claire, et il ne doit s'agir que de détails matériels, afin que vous puissiez hériter toutes les trois par parts égales. Enfin je suppose que...

Edmonde : Vous supposez beaucoup, Maître. Nous préférerions en venir aux certitudes, si cela ne vous dérange pas, ce qui vous permettrait d'arrêter de supposer.

Pillon : Hum, oui, bien sûr très chère Edmonde, cela s'entend parfaitement. Vous permettez que je vous appelle Edmonde ?

Jeanne (*devenant tactile*) : Mais bien sûr qu'elle le permet. Quant à moi, j'adorerais que vous m'appeliez Jeanne. Ou bien encore « ma très chère Jeanne... ». Nous pourrions même pousser jusqu'à « ma petite Jeannette », pour peu que nous devenions intimes.

Edmonde : Jeanne ?..

Pillon : Vous... vous m'en voyez flatté.

Constance : Sinon moi vous pouvez m'appeler Constance.

Pillon : Oui bien sûr Constance, où avais-je la tête !

Edmonde : Trêve de courtoisies, si nous passions à la lecture de ce fameux testament ?

Pillon : Volontiers. Je l'ai justement sur moi.

Jeanne : Quelle prévenance ! Je vous en prie cher Antoine, asseyez-vous, nous sommes toutes ouïes.

Constance : Oui nous sommes toutes ! Oui oui !

Edmonde : Nous vous écoutons en somme.

Pillon (*décachetant lentement l'enveloppe*) : Alors allons-y. Si vous saviez comme je suis fier et heureux de remplir cette mission, et d'honorer les dernières volontés de votre père. Si vous saviez comme je suis ému. Si vous saviez comme...

Jeanne : Oui justement nous aimerions bien savoir.

Pillon (*continuant lentement à déplier le document*) : Oui bien sûr, cela se conçoit. J'imagine que vous devez être impatientes d'avoir cette certitude que nous évoquions tout à l'heure. Mais comme dit l'autre : « Il faut savoir attendre ». Ou bien encore : « La patience est une vertu qui s'acquiert avec de la patience ». (*rire satisfait*) Oh tenez, encore celle-là : « La patience...

Edmonde (*sortant de ses gonds*) : Pillon ! Venons-en au fait je vous prie.

Pillon : Oui, pardon, je sens que vous... que vous perdez patience. Je vous fais la lecture (*il lit à haute voix, souriant*) : « Je soussigné Auguste de Crétonin, déclare léguer l'ensemble de mon patrimoine... (*le sourire s'estompe*) l'ensemble de mon patrimoine... (*il se décompose en découvrant la suite*) l'ensemble de mon patrimoine...

Jeanne : Oui, et donc ?

Pillon : L'ensemble de mon patrimoine...

Edmonde : Pillon !

Pillon : L'ensemble de mon patrimoine, pour moitié à mon fils Arthur de Crétonin, et pour moitié à Mademoiselle Betris Evans.

Jeanne : Pardon ?

Pillon (*dépité, terminant la lecture*) : Ce testament devant être considéré comme mes dernières volontés et devant être honoré, et cetera, et cetera.

Edmonde : Comment ça « et cetera et cetera ? »

Pillon : Je suis désolé. Et cetera...

Constance : J'ai pas tout compris vous pouvez répéter ?

Edmonde : Il doit y avoir erreur.

Pillon : Je crains que non.

Jeanne : Mais nous n'avons pas de frère !

Pillon : Je crains que si. Ou plus exactement, vous avez un demi-frère.

Edmonde : Un demi-frère ? Mais d'où sortirait-il ?

Pillon : De... De l'utérus d'une ancienne maîtresse de votre père.

Jeanne : Mais... Mais vous le saviez ?

Pillon : Il m'en avait vaguement parlé, oui. Mais je ne pensais pas que...

Edmonde : Vous ne pensiez pas que nous aurions à partager l'héritage avec lui ?

Pillon : C'est-à-dire que... en la matière, il n'est question de partage qu'entre lui et cette Mademoiselle Evans, dont j'ignorais d'ailleurs totalement l'existence.

Jeanne : Etes-vous en train de nous signifier que nous serions déshéritées ?

Pillon : Vous ne seriez pas. Malheureusement, vous l'êtes.

Emonde : Et vous, vous êtes adorable.

Constance : Ah oui ! Ah non !

Edmonde : Nous ne pouvons pas être déshéritées puisque nous sommes ses enfants ! Ses héritiers directs ! Je connais la loi tout de même !

Pillon : La loi française, oui. Mais nous sommes au Pays de Galles, et votre père y payait ses impôts. Ici, il est tout à fait possible de déshériter ses enfants. Il suffit juste de le faire savoir.

Jeanne : Décidément Antoine, vous êtes exquis !

Edmonde : Je ne vous crois pas.

Pillon : Vous n'avez qu'à demander à Marie-Claire, ma clerc.

Edmonde : Je ne connais pas cette Madame Mac Cleyre.

Pillon : Non, je parlais de Marie-Claire, virgule, ma clerc. Marie-Claire, c'est ma clerc de notaire. La clerc de moi-même en somme. C'est plus clair ?

Constance : Un tout petit peu.

Edmonde : Et s'il n'y avait pas eu ce testament ?

Pillon : Dans ce cas, vous auriez hérité toutes les trois automatiquement. Avec votre demi-frère, bien évidemment.

Constance : Oui, bien entendu !

Jeanne : Quatre parts au lieu de trois, cependant.

Edmonde : Oui, enfin il vaut mieux récupérer un quart de beaucoup, qu'un tiers de rien du tout !

Pillon (*pouffant de rire*) : Ah oui excellente celle-là ! Bravo Edmonde ! Très spirituel ! (*Retrouvant son sérieux devant le regard réprobateur d'Edmonde et Jeanne*) Hum, pardon.

Jeanne : Dîtes-moi cher Maître, enfin mon petit Antoine... Qui connaît à ce jour l'existence et le contenu de ce...

Edmonde (*à elle-même*) : Torchon ?

Jeanne : De ce testament ?

Pillon : Personne, bien entendu. Mais pourquoi cette question ?

Jeanne : Non non, pour rien, pour rien du tout.

Pillon : Cela dit, je dois remplir ma mission jusqu'au bout. Je dois faire parvenir ce document à l'un de mes confrères gallois, car exerçant en France, je ne peux être l'exécuteur testamentaire. Avant cela, il me reste à contacter Arthur, et trouver les coordonnées de cette fameuse Betris Evans. A propos, ce nom vous dit-il quelque chose ?

Betris (*entrant à jardin, avec un énorme couteau et un poulet qu'elle tient par le cou*) : Sorry de vus déwenger, Mister restewa-t-il pour le siuper ?

Constance : Ah ben en voilà une qui tombe à pic !

Edmonde (*prenant les devants*) : Oui Mademoiselle ! Bien entendu, Monsieur Antoine va même rester pour dormir. N'est-ce pas ?

Pillon : Eh bien c'est-à-dire que... Je n'ai pas prévu de vêtements pour...

Jeanne : Allons allons, pas de chichi ! Ici ce ne sont pas les vêtements qui manquent ! Papa va bien vous dépanner. A titre posthume, bien entendu !

Pillon : Oui, bien entendu !

Betris : Perfect, perfect ! Welcome tout Mister... Antoine ! Vius ronflerez dans la chambre indigo. Elle est pwête.

Antoine : Dormirez. Je ne ronfle pas. Hum... La chambrindigo dîtes-vous ?

Betris : Oui, comme la culeur de l'arc de ciel.

Antoine : Ah oui ! Indigo bien sûr ! Merci Mademoiselle... Mademoiselle ?

Betris : Je swis Mademoiselle...

Edmonde (*la coupant et la raccompagnant*) : Vous êtes Mademoiselle la gouvernante, qui doit vite retourner au travail. Et attention de ne pas vous couper. (*Sortie de Betris*)

Pillon : Charmante cette petite gouvernante. Et donc comment s'appelle-t-elle ?

Constance : Et bien figurez-vous qu'elle s'appelle Bé...

Edmonde : Bénédicte. Figurez-vous qu'elle s'appelle Bénédicte.

Constance : Mais non !

Jeanne : Mais si ! Bénédicte euh... Prichard.

Edmonde : Enfin Pritchard, puisqu'elle est Galloise.

Jeanne : Oui, voilà, nous y sommes : Bénédicte Pritchard. C'est décidé !

Pillon : Vous avez beaucoup de chance. Quel dynamisme cette Bénédicte ! Quelle efficacité ! Bref, si elle n'existait pas...

Edmonde (*bas, à elle-même*) : On serait riches.

Constance : Je ne comprends pas pourquoi d'un seul coup vous l'appellez...

Jeanne : Par son prénom ? Mais parce que c'est un peu moins guindé que si on l'appelait toujours Mademoiselle ! Tu comprends Constance ?

Constance : Non...

Edmonde : Mais si ! Un petit effort ! Jeanne, aurais-tu la gentillesse de conduire Monsieur Pillon jusqu'à cette fameuse chambre indigo pour qu'il puisse s'installer tranquillement avant le dîner.

Jeanne : Mais avec grand plaisir. Venez avec moi Antoine, allons dans votre chambre !

Pillon : Comme vous y allez ! Je vous suis avec plaisir.

Edmonde : Et n'égarez pas le testament !

Pillon (*pliant la feuille et mettant le document dans sa poche de veston*) : Ne vous inquiétez pas, il est en lieu sûr ! (*Sortie en fond de scène de Pillon et de Jeanne*).

SCENE 3

Edmonde : Ma petite Constance, je ne suis pas certaine que tu domines totalement la situation.

Constance : Pourquoi tu dis ça ?

Edmonde : A ton avis, que se passe-t-il si Antoine Pillon découvre que c'est notre Betris qui est héritière ?

Constance : Ben... Il va la prévenir !

Edmonde : Bravo, vingt sur vingt. Et qu'advient-il ensuite ?

Constance : Ben... Elle va pouvoir hériter ?

Edmonde : Voilà voilà... Tu comprends pourquoi il ne faut pas l'appeler Betris en sa présence ?

Constance (*après un temps*) : Couci couça...

Edmonde : Enfin Constance, réfléchis !

Constance : Ben je fais que ça ! C'est parce qu'il voudrait lui faire la surprise ?

Edmonde : Mais non ! Si c'est elle qui hérite, ça ne pourra pas être nous !

Constance : Ah bon ?

Entrée de Jeanne, en fond de scène.

Jeanne : Ah cet Antoine, quelle prestance, quelle classe ! Il m'a séduite immédiatement. Et mon petit doigt me dit que...

Edmonde : Ton petit doigt nous dit qu'il va falloir la jouer serrée.

Jeanne : Non, pas forcément. Je suis sûre que je lui ai tapé dans l'œil.

Edmonde : Mais réveille-toi Jeanne ! Je parlais de l'héritage !

Jeanne : Ah oui, l'héritage. Quelle idiote je fais !

Constance : Bah oui, on se demande. Tu as du mal à comprendre toi, des fois, hein !

Edmonde : Je vais vous exposer mon plan. Mais avant tout, il faut qu'on parle à Betris (*elle fait tinter une clochette*).

Betris (*entrant à jardin avec un presse-purée*) : Oh beautiful ! Vius avez trouvé la cloche de Mister Augiuste !

Jeanne : Oui, vous ne croyez pas si bien dire.

Betris : Ça me fait a little bit quelque chiose de vius entendre clocher, vus savez ?

Edmonde : Ma petite Betris, venez vous asseoir un instant, je vous prie.

Betris : Oh ! C'est déjà l'heure du tea time ?

Edmonde : Non, mais nous aimerions vous parler.

Betris : Je suis tute à votre équiute.

Edmonde : Voilà. Mes sœurs et moi souhaiterions pouvoir vous appeler Bénédicte.

Betris : Bénédicte ? Mais... Mais why ?

Jeanne : Et bien because nous sommes très attachées à nos origines et Bénédicte est un prénom plus... francophone, comprenez-vous ?

Betris : Je dois changer de prénom ? Oh my God !

Jeanne : Non non, juste votre prénom. Mais vous pourrez garder votre gode habituel.

Betris : Mon gode habituel ? Oh, my God !

Edmonde : Et tant qu'on y est, vous ne vous appellerez plus Evans, mais Prichard, très joli nom à double consonnance.

Betris : Pritchard ?

Edmonde : Oui, enfin Prichard, si on opte pour la version franchouillarde.

Betris : Mais je...

Constance : Oui parce que si on ne fait pas comme ça vous allez finir par hériter.

Betris : Hériter ?

Edmonde (*rattrapant le coup*) : Oui, vous allez finir par hériter d'une réputation de gouvernante anglo-saxonne, et nous préférierions qu'elle soit française.

Jeanne : Voilà. Mais bonne nouvelle, il n'y a qu'en notre présence, et en présence de Maître Pillon que nous vous demanderons ce petit effort.

Betris : Ah ok. Si ça peut vous porcurer du playsir...

Edmonde : Merci Betris. Mais attention : à partir de maintenant, pas de dérapage. En aucune circonstance. Dans ces lieux, vous vous appelez désormais Bénédicte Prichard.

Betris : Vous puvay calculer par-dessus moi.

Jeanne (*rectifiant*) : Vous pouvez compter sur moi.

Betris : Ah yes. Sorry.

Constance : Oui c'est très important, rapport à l'héritage.

Betris : L'héritage ?

Jeanne (*rattrapant le coup à son tour*) : Oui le... l'héritage culturel et ethnique que nous allons laisser à nos futurs descendants : sommes-nous une famille galloise, ou bel et bien française ?

Betris : That is the question.

Edmonde : Voilà ma petite Betris, enfin Bénédictine. Nous vous laissons retourner à vos fourneaux.

Betris : Merci Miss Edmonde. Alors à tiut à l'heuw ! (*Elle sort à jardin*)

Edmonde : C'est ça, à tout à l'heure.

Jeanne : Ouf ! Constance, on peut dire que tu ne nous facilites pas la tâche ! Tu as failli tout faire capoter !

Constance : Ben je comprends pas !

Edmonde : Oui, c'est bien cela le problème : tu ne comprends pas. Alors je résume : soit ce testament est exploité par Maître Pillon et son homologue gallois, auquel cas nous sommes toutes les trois déshéritées. Soit ledit testament se perd malencontreusement et, faute de traces de dernières volontés, nous héritons chacune pour un quart du patrimoine, c'est-à-dire de beaucoup. Quelle solution préférez-vous ?

Constance : A vue de nez, comme ça, je dirais la deuxième ?

Jeanne : Ah ! Tu vois quand tu veux !

Edmonde : Donc voilà ce que je vous propose : nous devons retenir Pillon dans les murs aussi longtemps qu'il le faudra, le temps de gagner sa confiance et de lui subtiliser le testament. Il ne nous restera plus qu'à le faire disparaître.

Constance : Qui ça, Pillon ?

Edmonde : Mais non, le testament ! Ainsi, il devra penser qu'il l'a perdu.

Jeanne : Excellente idée. Si notre cher Antoine égare ce document, il sera contraint de faire enclencher la procédure de succession classique prévue par la loi. Et à nous la fortune, que nous devons partager néanmoins avec notre demi-frère Arthur, illustre inconnu.

Edmonde : Voilà pourquoi Betris ne doit être au courant de rien, et que Pillon ne doit pas découvrir sa véritable identité. Sinon c'est la catastrophe.

Jeanne : C'est bon pour toi Constance ?

Constance : Ah oui oui oui ! (*Un temps*). Alors du coup en résumé on fait quoi maintenant ?

Jeanne : On bichonne Pillon pour l'amadouer et dès qu'on le peut, on lui vole le testament.

Edmonde (*à Jeanne*) : Je suis certaine que pour l'amadouer, tu es la plus expérimentée pour remplir cette mission.

Constance : Ah oui !

Edmonde : Et maintenant, allons nous reposer dans nos chambres avant le souper, la journée a été chargée.

Jeanne : Tu l'as dit !

Elles sortent toutes les trois en fond de scène.

NOIR

SCENE 4

La scène se passe le lendemain matin. Sur le guéridon, une nappe, des tasses et couverts sont prêts pour le petit déjeuner. Betris, un casque audio sur les oreilles, fait les poussières avec un plumeau aux quatre coins de la pièce, en chantant faux un air anglo-saxon et en dansant de façon exubérante. Elle ne voit pas entrer Edmonde en fond de scène, en tenue d'intérieur, un journal local à la main.

Edmonde : Bonjour Bénédicte. C'est bon, je suis prête pour le petit déjeuner. Pourriez-vous me servir un thé je vous prie ? (*Elle s'assoit à la table et déplie son journal ; Bénédicte (alias Betris) continue son ménage sans la voir ni l'entendre*). Bénédicte ? Bénédicte mon petit ! (*Elle se lève, s'approche de Betris et décolle l'un des écouteurs de ses oreilles en criant*) Breakfast please !

Betris : Oh ! Miss Edmonde m'a donné la peur ! Je ne vius avé pas oreillé !

Edmonde (*retournant s'asseoir*) : Avec ce que vous aviez sur la tête, vous ne risquiez pas d'oreiller grand-chose.

Betris : Les toasts sont tu chauds, je vé cherchay le tea et le coffee (*elle sort à jardin tout en continuant le dialogue*).

Edmonde : Vous n'avez encore vu personne ce matin ?

Betris (*voix off*) : Si, le transpowteur de lettres et les wamasseurs de piubelles.

Edmonde : Je vois. Le facteur et les éboueurs, quoi. Sinon personne n'est encore levé ?

Betris (*voix off*) : Nobody no, nobody no !

Edmonde : Je n'aime pas faire des compliments mais votre dîner d'hier était exquis.

Betris (*revenant avec théière et cafetière*) : Oh merci beucu Miss Edmonde. J'espère que tout le monde pense comme vu !

Edmonde : Certainement. Dîtes-moi Betris...

Betris : Oh ! Miss Edmonde a fait la bulette !

Edmonde : Ah flûte ! Dites-moi Bénédicte, depuis combien de temps étiez-vous au service de Monsieur Auguste ?

Betris : Depuis cinq années puquoi ?

Edmonde : Et vous vous entendiez bien avec lui ?

Betris : Oh ui ! Mister Augiuste étay tway gentil avec moi.

Edmonde : Et il vous rémunérait correctement ?

Betris : Sorry, remiou néray ?

Edmonde : Payer. Donner de l'argent. Rétribuer ou appointer si vous préférez.

Betris : Ah yes ! Mister Augiuste étay très... génériu ? C'est bien dit comme ça ?

Edmonde : Oui, à peu près. Vous l'aimiez beaucoup à ce que je vois.

Betris : Oh wi, many, many...

Edmonde : Et quels étaient vos rapports avec lui ? (*Air perplexe de Betris*) Je m'explique : il ne vous payait que pour faire la cuisine, les courses et le ménage, c'est bien cela ?

Betris : Wi may... C'est déjà pas mal, vius savay. C'est tway gwand ici. Et piur quelle autre chose auwait-il diu me... remiounéray ?

Edmonde : Non, pour rien. C'était juste une question comme ça.

Betris : Ah alow c'étay jiuiste une wéponse comme ça aussi.

Entrée en fond de scène de Pillon, avec comme seule tenue un peignoir léopard et des chaussons assortis.

Pillon : Bonjour Mesdames !

Betris : Good morning Mister Antoine.

Edmonde : Bonjour Maître.

Pillon : Vous avouerez que cette tenue me va comme un gant. La matière est très agréable au contact direct de la peau.

Edmonde : Effectivement, vous avez beaucoup de chance.

Pillon : A propos Bénédicte, vous avez bien fait de me la sortir.

Betris : De vus la sortir ?

Pillon : Oui, la tenue. De me la sortir de l'armoire de Monsieur Auguste.

Betris : Ah vous m'avay fait la peur !

Edmonde : Oui, ça prêtait à confusion.

Pillon : Et bravo pour ce magnifique souper d'hier soir. Mademoiselle Bénédicte Pritchard, vous êtes un vrai cordon bleu !

Betris : Oh merci Mister Antoine. Tea or coffee ?

Pillon (*s'installant sur le canapé, en laissant entrevoir un magnifique slip assorti au peignoir*) : Café, merci beaucoup.

Betris : Et si vous vulay, je peux vu la graisser.

Pillon : Je vous demande pardon ?

Betris : Votre tartine. Je peux vu la graisser avec du beurre.

Pillon : Ah oui bien entendu ! On dit tartiner, pas graisser. Du coup, avec plaisir !

Edmonde : Décidément, que de quiproquos.

Betris : Quiproquos ?

Edmonde : Oui, enfin bref, tartinez Maître Pillon Bénédicte, voulez-vous ?

Entrée en fond de scène de Jeanne, badigeonnée d'un masque de soins sur son visage, et vêtue d'une robe de chambre style oriental.

Jeanne : Bonjour tout le monde !

Edmonde : En parlant de tartinage...

Pillon (*découvrant Jeanne pendant qu'il dit sa réplique*) : Bonjour ma chère Jea...hane !

Edmonde : C'est jour de carnaval ? A moins que tu ne te lances dans un concours d'arts plastiques ?

Jeanne : Toujours le mot pour rire, ma charmante sœur. Je m'occupe de moi, voilà tout.

Edmonde : Effectivement, il faut bien que quelqu'un le fasse.

Jeanne (*avançant vers le canapé*) : J'espère ne pas vous avoir choqué, Antoine ?

Pillon (*manifestement surpris et mal à l'aise, et se levant pour sauver la face*) : Ah moi du tout mais pas du tout, mais moi non pas du tout. Du tout moi, non.

Jeanne (*découvrant la tenue de Pillon*) : Oh mon Dieu ! Je constate que vous faites aussi dans la politique ?

Pillon : C'est une tenue de votre père. J'ai d'ailleurs remercié Bénédicte, me voilà magnifiquement équipé de la cave au grenier.

Jeanne : Le grenier est déjà fort attractif. Et je ne désespère pas de pouvoir un jour visiter la cave.

Pillon : Oh Mademoiselle Jeanne...

Edmonde : Oui, Jeanne s'il te plait !

Betris : Tea or coffee pour Miss Jeannette ?

Jeanne : Café, merci Bénédicte. Puis-je bruncher à côté de vous, mon cher Antoine ?

Pillon : Oui naturellement, pourquoi m'opposerais-je à ce qu'à mes côtés, vous brunchiez, et à ce que donc, ensemble nous brunchions ? (*Ils s'assoient côte à côte sur le canapé ; pendant les échanges, Betris sert le petit déjeuner, et ressort à jardin pour chercher d'autres victuailles*)

Jeanne : Vous m'en voyez ravie.

Pillon : Pour l'heure, je ne vous en vois pas trop, la faute à votre masque.

Jeanne (*riant*) : Quel humour, Antoine, décidément, vous m'impressionnez. Qu'aviez-vous prévu les jours à venir ?

Pillon : J'ai pris une semaine de vacances.

Jeanne : Des vacances ! Mais pour aller où ?

Pillon : Nulle part. Enfin si, chez moi.

Jeanne : Vous vivez seul ?

Pillon : Oui, mais je ne vois pas...

Jeanne : Intéressant ! Alors pourquoi ne pas passer quelques jours ici avec nous ?

Pillon : Oh non, je n'ai rien à me mettre, et je ne voudrais pas...

Jeanne : Taratata ! Comme vous le voyez, il y a ce qu'il faut ici.

Pillon : Oui, c'est sûr, même si le style est particulier. Je vais y réfléchir.

Edmonde : Voilà qui est bien. De plus, qui a connaissance de votre présence ici ?

Pillon : Personne. Je n'en voyais pas la nécessité, puisque j'avais prévu de faire l'aller-retour dans la journée, afin de profiter de mes vacances ensuite.

Edmonde : Parfait. Si personne ne vous attend en France, le problème est réglé.

Pillon : Oui, mais je dois également prendre contact avec l'héritière d'Auguste, cette fameuse...

Betris (*entrant à jardin, portant un plat*) : Et voici le cake tu chaud qui sort du four !

Jeanne : Magnifique Bénédicte, magnifique.

Edmonde : Que diriez-vous, Monsieur Pillon, d'une petite visite pédestre du domaine ce matin ? Jeanne pourrait vous accompagner ?

Pillon : Ah oui ! Voilà une excellente idée ! Humm délicieux ce cake, encore une fois bravo, Bénédicte.

Betris : Merci beaucu Mister Antoine.

Edmonde : Pourriez-vous préparer une tenue plus appropriée à une sortie extérieure pour notre hôte, Mademoiselle ?

Betris : Oh ui, j'y go immédiatement. Les teniues, il y en a un peu partiu ici. Mister Augiuste était twès... achalanday.

Pillon : Que d'attentions à mon égard ! Bien, assez mangé. Je vous suis, je dois aller m'apprêter.

Jeanne : Oui, vous avez raison, allons nous apprêter. Car vous me croirez si vous voulez, je ne suis pas encore tout à fait prête.

Sortie en fond de scène de Betris, Pillon et Jeanne. Edmonde se lève et déambule lentement, l'air très préoccupé. Entrée en fond de scène de Constance, en tenue de sport, un tapis de sol à la main.

Constance : Il y en a du monde dans l'escalier ce matin ! Pourquoi tout le monde s'agite ? Il est à peine onze heures.

Edmonde : Bonjour Constance, merci, oui, j'ai bien dormi. Et toi ?

Constance : Ah oui ! Pardon ! Bonjour grande sœur. J'ai dormi comme un bébé. Moi si j'ai pas mes neuf heures (*installe son tapis, et enchaîne divers mouvements de gymnastique au sol*). J'ai trouvé le tapis dans l'armoire de ma chambre, ça m'a donné des ailes. Dis donc, tu fais une drôle de tête. Tu as l'air de beaucoup réfléchir.

Edmonde : C'est parce que je dois le faire pour deux, si tu vois ce que je veux dire.

Constance : Qu'est-ce qui va se passer maintenant ? Rapport au testament ?

Edmonde : Rapport au testament, comme tu dis, je vais avoir besoin de toi.

Constance : De moi ? Mais pour quoi faire ?

Edmonde : Pour le récupérer.

Constance : Le récupérer ? Mais comment ?

Edmonde : Ça ne te dérange pas que je parle pendant que tu fais ta gymnastique ?

Constance : Non non, tu peux continuer.

Edmonde : Merci, c'est gentil. D'ici quelques minutes, Pillon va sortir en balade avec Jeanne.

Constance : Ah oui ! C'est une bonne idée ça.

Edmonde : Veux-tu écouter et me laisser parler s'il te plaît ?

Constance : Oh pardon.

Edmonde : Quand ils sortiront, il faudra que tu ailles dans la chambre de Pillon pour chaparder ce foutu papier.

Constance : Ah d'accord. Mais il est rangé où ?

Edmonde : Je n'en sais rien ! Probablement dans sa veste. Et s'il n'y est pas, il faudra que tu fouilles dans ses affaires.

Constance : Fouiller dans ses affaires ? Mais c'est pas bien ça !

Edmonde : Constance, mesures-tu la dimension du problème ? C'est ça ou rester pauvre.

Constance : Ah oui ! Je vais fouiller alors.

Edmonde : Ah tu vois !

Constance : Et toi pendant ce temps-là, tu feras quoi ?

Edmonde : Je resterai ici pour retenir Betris et l'empêcher de monter à l'étage. Il ne faut pas qu'elle te surprenne. Tu comprends pourquoi ?

Constance : Oui. (*Un temps*) Un peu seulement.

Edmonde (*dépitée*) : Elle ne doit être au courant de rien ! Il ne faut surtout pas attirer son attention. Si elle se doute de quelque chose et qu'elle tombe sur ce bout de papier, c'est foutu !

Constance : Ah oui ! C'est vrai ! Que je suis bête !

Edmonde : Mais non... Ecoute ? Chut, taisons-nous, Betris redescend.

Betris (*entrant en fond de scène*) : Voilà j'ay trouvé une beautiful panoplie pour Mister Antoine. Il est wavi comme tu. Oh Miss Constense ! Déjà en trayn de faire de l'exercise ?

Constance : Comme vous le voyez, Betris !

Edmonde : Mais non ! Bénédicte ! Elle s'appelle Bénédicte maintenant !

Fais attention nom d'une pipe !

Constance : Ah flûte ! J'avais complètement oublié !

Edmonde : Mange un peu, ça va nourrir tes deux neurones !

Betris : Tenay, voilà un tranche de cake.

Edmonde : Ah oui ça c'est bien vrai.

Betris : Tea or coffee ?

Constance : Café, merci Bé...Bé?...Bé-né-dicte !!! Cette fois j'ai tout bon hein !

Betris : Brayvo brayvo ! Votre papa disait que vius compreniez tway vite une fois qu'on vus away expliqué pendant beaucu de temps.

Constance : Ah oui ! C'est vrai ? Il disait ça de moi ? C'était gentil non ?

Edmonde : Oui, c'était de la pure gentillesse. Il n'y a aucun doute là-dessus.

Betris : Il disay tujurs des gentilleries quand il parlay de vus tutes les trois. Vus lui away beaucu manqué, you know ?

Edmonde : Dites-moi, pendant que nous sommes entre nous : notre père ne vous a jamais parlé de ce qu'il ferait de son argent à son décès ?

Betris : Ah non ça never ça never... May je ne vois pas tway bien ce qu'un mort peut faire de son argent une fois qu'il est mort, puisqu'il est mort...

Constance (*entre deux exercices*) : Ah oui !

Edmonde : J'entends bien, mais je parlais de sa... succession.

Betris : Succesion ? Ah non il ne m'a jamay disciuté de ça. C'est très secray ces choses-là et moi je n'étais que sa femme de propretay.

Edmonde : De ménage. Parfait Bénédicte. Oubliez cette petite conversation. Tout cela doit rester strictement entre nous. Confidentiel, n'est-ce pas ?

Betris : Yes, Confidencieul. Le motius et la biuche cusue !

Edmonde : Nous vous laissons retourner à vos occupations.

Betris : Thank you ! (*Elle débarrasse et sort à jardin*)

FIN DE L'EXTRAIT. SI VOUS SOUHAITEZ PRENDRE
CONNAISSANCE DE L'INTEGRALITE DU TEXTE, MERCI DE
CONTACTER L'AUTEUR :

contact@tinlotheque.fr

L'INTEGRALE DE CE TEXTE EST EGALEMENT DISPONIBLE
EN VERSION EDITEE :

VERSION E-BOOK : <https://www.amazon.fr/dp/B09YRTMRQJ>

VERSION BROCHEE : <https://www.amazon.fr/dp/B09YQGK9WJ>

SITE INTERNET DE L'AUTEUR :

<http://www.tinlotheque.fr>

POUR RAPPEL, L'UTILISATION DE CE TEXTE EN VUE DE
SON EXPLOITATION EST SOUMIS A L'AUTORISATION DE
L'AUTEUR ET AU REGLEMENT DES DROITS D'AUTEUR A LA
SACD.